

DE LA MAIN GAUCHE
Sexe, drogues & guérison

Journal 1

© Mama Editions (2010)
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-84594-044-4
Mama Editions, 7 rue Pache, 75011 Paris (France)

Du même auteur :

Cannabis médical, Du chanvre indien au THC de synthèse
Mama Editions, 2009

Pourquoi & comment cultiver du chanvre
Mama Editions, 2007, 2005, 2004, 2003, 2002, 2001

La Spiruline, Une algue pour l'homme et la planète
Georg éditeur, 2005, 1992, 1990
(traduit en coréen)

La Chose, Dix raisons de briser le tabou du caca
(coauteur Hugo Verlomme)
Mama Editions, 2000

«*Cannabis, Cannabis Cup*»,
in : Dictionnaire des drogues et des toxicomanies
(sous la direction de D. Richard et J.-L. Senon)
Larousse, 2004, 1999

«*Marijuana*», *in : Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle*
(sous la direction de E. de Waresquiel)
Larousse, 2004, 1999

Le Livre du cannabis, Une anthologie
(coauteurs Tigrane Hadengue et Hugo Verlomme)
Georg éditeur, 1999

Le Chanvre, Renaissance du cannabis
Georg éditeur, 1995
(traduit en italien)

Le cannabis est-il une drogue ?
Georg éditeur, 1993

À mains nues
Albin Michel, 1983

Le Dossier vert d'une drogue douce
(coauteur Hugo Verlomme)
Robert Laffont, 1978

Le Grand Départ et la vie sur l'eau
Albin Michel, 1977

MICHKA

DE LA MAIN GAUCHE

Sexe, drogues & guérison

Journal 1

MAMA EDITIONS

PROLOGUE

Un jour, ma main gauche s'est mise à trembler.
C'était quelques semaines après la mort de ma mère.

Ma mère avait passé chez moi les deux dernières années de sa vie, dans une cohabitation réussie, bien que nos rapports aient été si tumultueux par le passé.

Elle faisait partie de ces gens qui sont incapables de voir la relativité des points de vue. Pour elle, il existait une vérité, la sienne; un sens du beau, le sien; et elle refusait d'en démordre.

Aussi avait-elle toujours su, avec une détermination farouche, ce qu'elle voulait pour moi, qui était l'amour de sa vie (j'étais fille unique et mon père était mort quand j'avais dix-neuf ans).

Devenue nonagénaire, elle avait enfin commencé à mettre un peu d'eau dans son vin, admettant pour

la première fois que je semblais heureuse ; que, peut-être même, je l'étais.

Aussi avais-je pu la prendre chez moi, quand il était devenu évident qu'elle ne parvenait plus à fonctionner seule, si indépendante soit-elle.

Je l'avais installée, avec son inséparable télé, dans une petite chambre – jouxtant la cuisine – que mes enfants avaient définitivement libérée.

Les derniers mois de sa vie nous avaient apporté leur lot de pipi-caca intempestif. La boucle se bouclait. C'était elle le grand bébé, à présent, et il me fallait apprendre à accepter chez ma vieille mère ce qui m'avait semblé si naturel chez mes enfants nouveaux-nés.

Finalement, elle était morte dans son lit. J'étais contente d'avoir réussi ce petit exploit. Naître à la maison, mourir à la maison, même combat.

Vivre pleinement ces passages.

Le tremblement de ma main me semblait lié à la mort de ma mère ; je me mis donc à explorer de ce côté-là.

À sa disparition, le sentiment de deuil m'avait pris par surprise.

Elle avait quatre-vingt-seize ans. Depuis quelques jours, elle s'éteignait sous nos yeux (à nous qui formions avec elle une peu orthodoxe petite famille de quatre personnes, réparties sur quatre générations).

Sa mort était prévisible, attendue. J'avais eu plei-

nement le temps de m'y préparer. Il me semblait que le travail du deuil était en quelque sorte partiellement accompli.

J'allais découvrir qu'il n'en était rien.

À dix-neuf ans, j'avais métabolisé la mort de mon père avec la fougue de la jeunesse.

Cette fois-ci, quarante ans plus tard, tout était différent.

Ma mère était morte au mois d'août, alors que mes fils et leur famille étaient en vacances hors de Paris. Ils étaient revenus pour la journée. Le temps de l'incinération, le temps de répandre les cendres dans un jardin (proche du cimetière) qui avait été le mien et où je demeurais la bienvenue.

J'avais accompli toutes ces choses avec eux, non sans un certain entrain.

C'est le soir, après le départ de mes fils, que j'avais été submergée par le chagrin.

Depuis, je traînais un obscur sentiment de deuil. Et ma main était agitée d'un tremblement intermittent mais tenace.

Le matin, à peine sortie du rêve, les yeux encore fermés, c'était souvent la première chose dont je prenais conscience : l'instant où elle se mettait à trembler.

Dans un premier temps, je me dis que j'allais y remédier à ma façon habituelle. Je plongeai dans mon bouquin d'homéopathie favori.

L'homéopathie a un fonctionnement très particulier. Les symptômes pris en compte sont parfois déroutants. En l'occurrence, quelques pistes semblaient s'imposer. Je me prescrivis donc à moi-même un remède hebdomadaire de fond, et un autre, quotidien.

J'absorbais mes granules en toute confiance. N'y avait-il pas plus de trente ans que je soignais mes maux et ceux de ma petite famille avec des remèdes naturels, assortis ou non d'homéopathie ?

Après quelques semaines, force me fut de constater que je n'allais pas m'en tirer à si bon compte.

Le sentiment subtil de deuil demeurait.

Un matin où nous nous préparions à rejoindre mes fils et leur famille pour un pique-nique au bois de Vincennes, je fus, de façon inattendue, envahie par les larmes ; et je me rendis compte que le sentiment de manque qui m'habitait n'était pas seulement lié à la disparition de ma mère.

J'avais pleuré seule, et dans les bras de mon compagnon. Il m'avait manqué de pleurer ma mère dans les bras de mes enfants.

Le plus difficile avait été d'en prendre conscience. C'était chose faite.

Nous nous étions retrouvés, avec mes deux fils, pour y remédier. Tous trois assis en cercle sur le grand lit, dans ma chambre.

Entourant mes épaules de leurs bras, ils avaient

pris dans la leur ma main qui tremblait – ce qui m'avait fait trembler encore plus fort – et l'aîné avait dit avec force : « C'est de la peur. » Cela semblait plausible. Mais de quoi donc avais-je peur ?

Je n'avais d'autre piste que ce sentiment confus : le tremblement de ma main était lié à ma mère. Existait-il une difficulté non résolue entre elle et moi ?

La dernière nuit de ma mère avait été extrêmement agitée.

Sentant qu'il se passait quelque chose d'inhabituel, j'avais décidé de dormir sur le canapé, de l'autre côté du mur qui longeait son lit. Elle m'avait réveillée à plusieurs reprises, au cours de la nuit, comme j'avais dû moi-même la réveiller, je n'en avais que trop conscience, du temps où j'étais bébé.

C'était chaque fois le même scénario : elle allumait sa lampe de chevet et s'asseyait, tout excitée, les jambes pendantes au bord du lit. Puis elle m'appelait à la rescousse, car elle n'avait pas la force de les remonter. « Mimi ! »

Je venais, prenais ses jambes à bras-le-corps, les replaçais sur le lit et rabattais le drap. Je la bordais comme une mère borde son enfant, j'éteignais la lumière et je retournais me coucher. Jusqu'au prochain appel. Car ils avaient été nombreux. Elle s'en était rendu compte et avait eu, au cours de la nuit, une petite phrase qu'avec le recul j'en vins à chérir,

car elle en disait plus que de longs discours. « Elle est toujours là, Mimi ! » avait-elle déclaré avec une joie enfantine.

Le souvenir de cette petite phrase apparemment anodine allait me devenir particulièrement précieux par la suite, lorsque je fus assaillie par le doute – car elle disait que nous étions en paix, et que nous le savions toutes les deux, finalement et après tout.

Ma main gauche semblait porteuse d'un message ; mais lequel ?

J'en parlais spontanément à mes proches, à mes amis, espérant quelque lumière, mais je ne récoltais que la sollicitude des uns et le conseil inquiet des autres, « Tu devrais tout de même voir un médecin ».

Je ne pouvais pas ne pas me souvenir de cette vieille servante chez ma marraine quand, enfant, j'allais y déjeuner. C'était une petite femme au visage rouge, agitée de tremblements nerveux. Le nom de sa maladie était resté gravé dans ma mémoire.

La tentation m'était naturellement venue d'aller chercher sur Internet des informations concernant la maladie en question. J'avais eu la sagesse de n'en rien faire. Le seul effet certain de cette recherche aurait été de me coller une étiquette, assortie d'une feuille de route décrivant point par point l'évolution

de la maladie, c'est-à-dire son aggravation, jusqu'au stade ultime.

Je ne voulais pas semer ce genre de graines.

Je ne pouvais consulter qu'un praticien qui visualise ma guérison – et rien qu'elle. Or je savais pertinemment que ce ne serait pas le cas d'un médecin ordinaire.

Les études de médecine portent sur la maladie, son diagnostic, ses symptômes, et la façon de supprimer ces derniers.

Nos médecins sont des spécialistes de la maladie.

J'avais besoin d'un spécialiste de la santé. Quelqu'un qui considère la personne dans sa globalité.

Consulter un médecin, sortir de son cabinet nantie d'un diagnostic officiel, en informer mes proches, c'était exactement le chemin que je ne voulais pas suivre.

Ce que je voulais, c'était découvrir la cause profonde de ce qui m'arrivait, et y remédier.

La guérison est en nous ; il m'appartenait de la trouver.

Une amie, qui est aussi psychothérapeute, me conseilla d'aller voir un vieil acupuncteur qu'elle révérait. J'y allai.

J'étais assaillie par le doute concernant mon comportement pendant les derniers instants de ma mère.